



LA PEUR

Par P. Brulat

JEAN Révil avait une réputation parisienne de bravoure et de témérité, qui se fondait sur de nombreux coups d'audace, dix duels retentissants, une exploration chez les Touareg et je ne sais combien de paris insensés. Il semblait que le danger l'attirât et qu'il prît plaisir à risquer sa vie, à toute occasion, sans nécessité, par dilettantisme... Aussi fûmes-nous étonnés, lorsqu'il nous avoua qu'une fois il avait été lâche, lâche au point de trembler, toute une nuit, en face d'un péril imaginaire.

—Allons donc ! s'exclama l'un de nous, avec une nuance d'ironie.

—Oui, une peur atroce, affirma-t-il, et telle que j'en frissonne encore quand j'y pense... C'est une chose qui ne se raisonne pas. On peut être brave, un jour ; lâche, le lendemain, dans les mêmes circonstances... Question de nerfs, d'imagination et surtout de galerie, car que ne fait-on pas pour la galerie !... Et il y a aussi cette sorte de courage qui ressemble fort à la fuite en avant... Enfin, j'ai eu très peur, cette nuit-là.

—Raconte-nous ça.

—Volontiers, d'autant plus que mon histoire comporte, si j'ose dire, un petit enseignement... Il y a environ un an de cela ; c'était en plein mois d'août... Ah ! j'en avais assez de Paris, de mon existence folle, de cette trépidation continuelle qui détraque les nerfs, finit par ébranler le cerveau d'un vertige... Alors, où aller ? Dans les montagnes, respirer le grand air, jouir de la solitude et du silence... Imaginez-vous un château désert dans les Alpes, un château qu'on n'habitait plus depuis longtemps, et dont toute une partie tombait en ruines. Le gardien de cet immeuble avait bien voulu, cependant, m'y louer une chambre... J'habitai donc là, quel-

ques semaines, subissant l'ennui avec résignation, comme une cure ; car il faut savoir s'ennuyer, n'est-ce pas ? de temps en temps ; c'est nécessaire aux agités comme nous, qui brûlons l'existence ; cela calme et repose...

Ma seule distraction, bien innocente, consistait à aller causer, le soir, avec un vieux solitaire, qui logeait à trois kilomètres de là, à l'autre bout d'une forêt, une forêt touffue, presque vierge, peuplée de buissons, d'herbes sauvages et d'arbres énormes... Cet homme avait toujours quelque histoire extraordinaire, étrange, effrayante à me conter ; il contait d'ailleurs avec art. Une fois même, il fut si intéressant que, sans m'en apercevoir, je m'attardai à l'écouter jusqu'à minuit.

—Déjà minuit ! fis-je en entendant sonner les douze coups... Adieu, je me sauve.

—Vous voulez rentrer chez vous... dans votre château ?

—Naturellement.

—A cette heure ?

—Pourquoi pas ?

—Ce n'est peut-être pas très prudent, dit-il.

—Qu'ai-je donc à craindre ?

—D'abord de vous égarer dans la forêt.

—Oh ! je connais trop bien mon chemin.

—Puis, on ne sait jamais, ajoutait-il... Moi-même, ici, je ne serais pas toujours très rassuré, si je n'avais de bons chiens de garde.

—Nous sommes loin de Paris, répondis-je en riant ; les apaches et les cambrioleurs n'ont pas l'idée de venir jusqu'ici.

—Mais regardez donc cette nuit... On dirait de l'encre... Le ciel est très couvert, je crois qu'il va pleuvoir... Au moins, êtes-vous armé ?

—Non.